
Bulletin National de l'Enseignement primaire. N° 6. Juin 1943.

Numéro d'inventaire : 2001.00913

Type de document : texte ou document administratif

Éditeur : Etat Français. Ministère de l'Education Nationale. (Paris)

Imprimeur : Imprimerie Nationale, Paris

Date de création : 1943

Description : Brochure grand format de couleur beige.

Mesures : hauteur : 265 mm ; largeur : 215 mm

Notes : Imprimerie Nationale 27, rue de la Convention Paris 15e

Mots-clés : Textes normatifs relatifs à l'enseignement en France (législation, débats, BO)
Formation initiale et continue des maîtres (y compris conférences pédagogiques)

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 64

ÉTAT FRANÇAIS

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

BULLETIN NATIONAL

DE

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

N° 6

Juin 1943

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

1943

LA VÉRITÉ SUR LES INSTITUTEURS

Le personnel de l'Enseignement primaire trouvera quelque réconfort à lire l'article de M. Le Cour-Grandmaison, paru dans le *Nouvelliste de Lyon* du 23 juillet 1943, et que nous reproduisons intégralement. L'éminent parlementaire, vice-président de la Fédération catholique de France, ardent défenseur des valeurs chrétiennes, a toujours rendu justice aux instituteurs qui seront très sensibles à son nouvel hommage de bonne foi.

Avec les douloureux anniversaires des lendemains de la défaite, le début de juillet m'a rappelé un des derniers souvenirs de ma carrière parlementaire. C'était au Casino de Vichy, pendant une des séances officieuses qui précéderent l'Assemblée nationale. Un orateur, recherchant les responsables de notre malheur, dénonça en termes véhéments les instituteurs. Une salve d'applaudissements couvrit ses paroles. J'eus un haut-le-corps : celui qui parlait, la plupart de ceux qui l'approuvaient si bruyamment, c'étaient des hommes qui, depuis des années, flagornaient les instituteurs pour se concilier leurs bonnes grâces électorales ! Ainsi débuta une manœuvre qui s'est développée et qui n'a que trop bien réussi.

Depuis trois ans, les maîtres de notre jeunesse — les instituteurs ne sont pas seuls en cause — souffrent de se sentir tenus en suspicion, considérés comme incapables, sinon comme indignes de former les générations du redressement, de voir confier à des pédagogues improvisés les plus précieux espoirs du pays. Comment ne répondraient-ils pas par une réserve trop naturelle à la méfiance à peine voilée d'une partie de l'opinion ?

Ainsi s'aggrave en se prolongeant un malentendu grandement préjudiciable aux intérêts supérieurs de la Patrie.

Le moment est venu de comprendre enfin que le jugement sommaire porté par d'aucuns contre l'ensemble du corps enseignant, et notamment contre les instituteurs, est à la fois une injustice et une maladresse.

Une injustice d'abord. Je sais aussi bien que quiconque ce qu'on pouvait, avant la guerre, reprocher à certains instituteurs. Est-ce une raison pour étendre la réprobation à tous ceux qui conservaient une attitude irréprochable, malgré la pression exercée par plusieurs de leurs chefs pour les pousser à une politique extrémiste ? Quant aux tendances de notre enseignement et aux déficiences que l'événement a si cruellement mises en lumière, est-il équitable d'en faire porter la responsabilité à ceux qui furent les premières victimes du scientisme pédant et inhumain d'hier ? Qui donc imposait aux jeunes intelligences de nos élèves-maîtres, une philosophie étroitement matérialiste, une vue partisane de l'histoire, une conception sectaire du rôle de l'école, l'ignorance ou même le mépris haineux de notre passé et des sources de la morale et de la religion ?

Les vrais coupables n'étaient ni dans nos écoles, ni dans les chaires de nos collèges ou de nos Facultés, mais dans les directions du ministère et surtout dans les loges et dans les couloirs du Parlement. L'oublier serait une criante injustice : ce serait en outre une impardonnable maladresse.

Car enfin, imagine-t-on qu'il soit possible de refaire la France sans les instituteurs ? Pas plus que de la reconstruire sans les ouvriers. La France de demain ne sera paisible et solide que dans la mesure où elle sera l'œuvre commune de tous ses enfants. On nous parle des erreurs, des fautes de certains de nos frères ? Que ceux qui ne se sont jamais trompés jettent la première pierre.

En ce qui concerne les instituteurs, je sais d'autre part quelle émouvante bonne volonté beaucoup apportent, par exemple dans ces stages où la Légion les invite à prendre conscience des grands problèmes de l'heure. Dans tel centre régional on a vu passer des centaines de jeunes maîtres, choisis

souvent parmi les moins favorables à la Révolution nationale. On n'a pas cherché à les endoctriner ou à les séduire; on s'est borné à leur montrer tous les aspects du grand drame qui nous emporte, à leur exposer les solutions possibles, à les discuter avec eux. Le respect et la confiance qu'on leur témoignait ont eu raison de la réserve visible qu'ils manifestaient au début. Certes, toutes les questions ne sont pas résolues, tous les doutes ne sont pas éclaircis, toutes les objections ne sont pas levées : comment serait-ce possible en quelques jours ? Mais l'essentiel, ce sont ces contacts repris entre Français, et la preuve faite que l'union est possible entre gens venus de secteurs très différents de l'horizon philosophique ou politique, pour travailler au relèvement du pays dont ils sont, les uns et les autres, les fils.

Pour ma part, même au temps où j'é combattais les conceptions sectaires de notre politique scolaire, je n'ai jamais marchandé la justice et mon estime à nos maîtres. Je suis prêt aujourd'hui à y ajouter ma confiance.

LE COUR-GRANDMAIS ON.

(*Le Nouvelliste de Lyon*, 23 juillet 1943.)

DE L'ÉCOLE AU MÉTIER

L'esprit de l'école, celui du métier paraissent contraires et même hostiles. L'école a toutes les ambitions. Les enfants qu'on lui donne, elle ne veut pas mesurer la longueur de leurs ailes. Comme dans les vieux contes, elle va les rendre capables, par son art magique, de faire des miracles. Ils seront maîtres du réel, peut-être de l'imaginaire. La lecture leur livrera le secret des choses écrites et, avec lui, tous les trésors que les hommes ont confiés aux livres; l'écriture leur permettra d'exprimer d'une façon durable leur propre pensée, de la communiquer aux autres, d'ajouter à l'immense héritage. Ils vont entrer dans le règne des nombres, des mesures, des sciences, et qui peut prédire qu'ils n'y seront pas rois ? L'incertitude du destin les rend libres. L'univers leur appartient comme le ciel à l'oiseau avant l'envol.

Le métier, au contraire, paraît limiter la vie. Voilà l'homme qu'il faut être, la route qu'il faut suivre. On se lèvera chaque matin pour recommencer, on se couchera chaque soir avec la prévision de gestes fixés, de tâches précises, on sera hanté, même dans les rêves, par des noms, par des formes nées du travail quotidien. La discipline du métier, la plus puissante de toutes, commande aux jours; elle plie le caractère, durcit les habitudes, réforme les caprices. Que le métier déplaise, elle devient servitude et engendre les pires souffrances, ces souffrances cachées qui poussent aux distractions de toute sorte, même dangereuses, pour y trouver une liberté factice, pour fuir, comme le masque de la Gorgone, le visage terrible de la Nécessité.

On comprend donc que l'école ne se tourne pas volontiers vers le métier et même qu'elle en redoute l'ombre. Rappelons-nous notre enfance, celle qui précéda l'école, celle qui en accompagna les commencements. Devant nous s'agitaient les métiers des hommes. Ils peuplaient, à la campagne, le village et les champs, ils poussaient la charrue, tenaient boutique, passaient sur la route, surgissaient des récits et de nos premières lectures. Nous les voyions sans les voir, c'étaient des jeux qui nous paraissaient tous possibles quand nous serions des hommes, ceux-là et d'autres dont nous soupçonnions l'existence par derrière les collines qui bornaient notre horizon. Ignorance, ignorance